

[Les Damps — 24 novembre 1892]

Cher ami,

Voici ce que j'écris à Dep[e]aux.

“Pissarro possède encore les *Bords de l'Oise*, attendu que ce tableau appartient à sa femme. À cause de moi, M^{de} Pissarro avait consenti à ce que ce tableau vous fût vendu. Elle le refuse à tout autre. Malgré vos hésitations, comme Pissarro n'a qu'une parole, je suis persuadé qu'il vous le vendra. Mais vous savez aussi combien les femmes sont changeantes. Si vous avez réellement envie de ce chef-d'œuvre, je vous engage fort à terminer l'affaire. Songez aussi que les Pissarro acquièrent chaque jour de la valeur¹, car les Américains se mettent à les goûter fort. Moi, je n'aurais pas hésité une minute, et si j'avais l'argent, je vous prie de croire que je vous couperais, comme on dit, l'herbe sous le pied².”

Est-ce bien ça ? Ma femme — vous savez que les femmes s'entendent mieux que nous aux affaires³ — prétend que c'est très bien. Elle le prétend d'autant plus volontiers, que c'est elle qui m'a dicté ces quelques lignes. Nous verrons venir le Monsieur.

Est-ce drôle ? Avoir de l'argent à ne savoir qu'en faire, désirer vivement une chose, et attendre des années, des années, pour se la payer, dans l'espoir qu'elle vous coûtera cent francs de moins. Oh ! les imbéciles ! et les criminels !

Dès qu'une petite éclaircie se fera dans le désordre extraordinaire de notre vie, nous courrons à Éragny.

Rien de nouveau. Je vis comme vous, dans le triste et prodigieux comique que dégage le Coppée⁴ ! Avez-vous lu des articles d'un nommé Jean Maure⁵ ? Il me semble que c'est assez dans nos idées, cela.

Et j'ai appris que *Le Journal* était en train de faire un mal énorme au *Petit Journal*, au *Figaro*, à *L'Écho*, au *Gil Blas*. C'est un succès espatrouillant ! Forain⁶ m'a raconté une jolie anecdote, à propos de M. Xau, directeur du *Journal*.

Xau vient un jour chez Forain, et lui demande de lui faire deux dessins-réclame, pour le Chabanais⁷, une maison de confiance et de mariage libre, dont vous avez sans doute entendu parler.

Forain s'étonne un instant :

– Mais, mon cher, dit Xau, il y aura mille francs pour vous.

– Voyons, Xau, demande Forain... sans blague, là... Supposons que vous soyez artiste, et qu'on vienne vous faire cette proposition. Eh bien ?

Xau a l'air d'être ébranlé. Il hoche la tête, et tout à coup :

– Mais sapristi ! mon cher, il y a mille francs !... mille francs ! Diable !

Ces deux dessins-réclame furent plus tard convertis, par l'entremise de Xau, en panneaux décoratifs, plafonds, voussures, de M. Toché⁸, au prix de trente mille francs.

On y peut voir la princesse de Lamballe, à poil, coiffée d'un lampion, qui fait des agaceries à Marie-Antoinette⁹, également à poil, et à un monsieur, dans la même situation... Puis il y a des bergers, des bergères Watteau qui se livrent à des gestes sentimentaux.

Que dites-vous de ce Toché ?

Eh bien, mon cher, je calomniais l'homéopathie. Bryonia¹⁰ est épatante. Depuis deux jours, mon genou va mieux. Je puis brandir et marcher sans trop de fatigues.

Et Dinamita¹¹ ? Croyez-vous qu'elle soit bonne aussi aux rhumatismes des bourgeois.

Et Panama¹² ! Quelle gabegie ! Et comme l'œuvre de Gambetta, le bel opportunisme, s'effondre dans la boue¹³ ! Il y a encore de quoi rire, sur la terre, pour les hommes de bonne volonté.

Et maintenant, rêvons.

Nous vous embrassons tous, tendrement.

Octave Mirbeau

Cabinet des Dessins du Louvre. *Correspondance avec Pissarro*, pp. 124-125.

1 Mirbeau exagère quelque peu, histoire de faire monter les prix. Le 16 novembre, dans une lettre à Durand-Ruel, Pissarro établissait une liste de dix-neuf de ses toiles, accompagnée de leur prix. Les plus grandes — les quatre toiles représentant le jardin de Mirbeau aux Damps — étaient proposées 2 500 francs, les moyennes à 2 000 et les petites à 1 500 (*Correspondance* de Pissarro, t. III, p. 270). C'est évidemment fort peu en comparaison des prix atteints par les toiles de Claude Monet, lequel en a vendu pour 113 000 francs pour la seule année 1892, et aussi, plus encore, par celles d'Auguste Renoir. Cependant il est vrai que l'affaire engagée avec Durand-Ruel marque une amélioration notable, dont Pissarro fait part à Monet dans une lettre du 4 décembre 1892 (extrait de catalogue de vente) : "Durand insiste beaucoup pour que je ne vende qu'à lui seul, tâchant de me persuader qu'il n'y a que ce moyen pour arriver aux grands prix. Me donnant comme exemple Renoir, qui est enfin arrivé à dépasser vos prix et c'est parce que vous avez vos affaires tout seul, sans monopoliser vos œuvres entre ses mains, que vous êtes resté stationnaire." Et Pissarro d'ajouter avec philosophie : "Pourvu que je puisse joindre les deux bouts, je ne demande que ça, je ne tiens pas à faire fortune. Voilà, mon vieux camarade, un pas de fait — enfin mes tableaux vont être considérés."

2 Voir la lettre précédente, notes 3 et 4.

3 Sans doute parce que, selon lui, elles n'ont ni "bonté", ni "sens moral", comme il l'affirme dans son article du 20 novembre sur "Lilith", dans *Le Journal* (voir la précédente lettre à Paul Hervieu)...

4 Dans plusieurs de ses lettres Pissarro s'était esclaffé sur le compte de François Coppée "de l'Académie" (*ibid.*, p. 276). Mirbeau fait peut-être allusion à l'article de Coppée plein de bons sentiments, sur le respect de la vie humaine, paru le 13 novembre dans *Le Journal*. On y trouve par exemple ces lignes : "Humble poète, je ne puis apporter à leur œuvre que mon émotion devant la souffrance. Qu'ils ne la dédaignent pas, pourtant ; elle est sincère..." Coppée se situe aux antipodes du pseudo-Jean Maure.

5 C'est le pseudonyme sous lequel Mirbeau publie dans *Le Journal* des articles d'inspiration anarchiste, qui sont repris dans *La Révolte*, l'hebdomadaire de Jean Grave (parmi eux, "Colonisons", contre la guerre coloniale au Dahomey, paru le 13 novembre, et publié en plaquette en 2003 par Émile van Balberghe, libraire-éditeur de Bruxelles). Le 30 octobre, le quotidien de Xau annonçait ainsi sa collaboration : "Nous publions aujourd'hui le premier article d'une des personnalités les plus marquantes du journalisme et du roman contemporain. Notre nouveau collaborateur se dissimule sous le pseudonyme de Jean Maure, mais plus d'un le reconnaîtra à son talent si puissant et si original." Pissarro, qui a apparemment deviné l'identité de Jean Maure sans pour autant s'avancer trop, répond le 28 novembre : "Jean Maure parle, j'ai lu dans *La Révolte* quelque chose d'épatant de ce compagnon; je n'avais pas lu ce numéro du *Journal*, fichtre je crois bien que nous nous comprenons, et ce paroissien a bougrement du talent et n'a pas froid aux yeux, je me doute bien de qui c'est" (*Correspondance* de Pissarro, t. III, p. 278). Le 4 décembre : "Dans *La Révolte* encore un article de Jean Maure qui est superbe. Il va bien, ce Jean Maure" (*ibid.*, p. 283).

6 Jean-Louis Forain (1852-1931), peintre et caricaturiste, ami de Mirbeau, qui admirait beaucoup son talent avant que l'affaire Dreyfus ne les sépare. Nous ignorons quand et où Mirbeau a revu Forain ces derniers temps.

7 Célèbre maison close de luxe, sise rue Chabanais, dans le 2^e arrondissement.

8 Charles Toché (1851-1916), peintre, qui a été naguère en relation avec Manet.

9 On leur prêtait, à tort ou à raison, des relations saphiques. Le lesbianisme était par ailleurs à la mode en cette fin de siècle et le thème est souvent abordé dans les romans de l'époque, y compris par Mirbeau (notamment dans *Le Jardin des suppliques*, *Le Journal d'une femme de chambre* et *Le Foyer*).

10 Un remède homéopathique, utilisé pour les maladies de la plèvre et des poumons, recommandé par Pissarro.

11 Depuis mars 1892, de nombreux attentats à la dynamite ont été commis par des anarchistes, boulevard Saint-Germain (le 11), à la caserne Lobau (le 15), rue de Clichy (le 17), puis au restaurant Véry (où Ravachol avait été arrêté à la fin du mois de mars), le 25 avril, et, plus récemment, le 8 novembre, devant le siège parisien de la Société des mines de Carmaux et au commissariat de la rue des Bons-Enfants.

12 Le 10 septembre 1892, Quesnay de Beaurepaire, procureur général, a conclu à des poursuites contre les administrateurs de la Compagnie de Panama. Le 19 novembre, la Chambre, saisie d'interpellations sur l'affaire, s'est réunie. La nuit même, le baron de Reinach, inculpé d'abus de confiance, décède. Mort naturelle ou suicide ? Nul ne le saura. Deux jours plus tard, le lundi 21 novembre, le boulangiste Delahaye interpelle la Chambre, qui nomme une commission d'enquête présidée par Henri Brisson. Précisons que Mirbeau-Jean Maure consacre deux articles à l'affaire : le 28 décembre, dans "Scène politique" — que Pissarro qualifie d'"épatante" le lendemain (on y voit la femme d'un député reprocher à son mari de ne jamais lui montrer la couleur des 20 000 francs qu'il a pourtant bel et bien touchés) ; puis le 13 janvier 1893, dans "Les affaires au ciel", où il imagine que, à peine arrivé au ciel, le baron de Reinach commence à faire des affaires avec Dieu, qui connaît quelques problèmes de fin de mois...

13 Mirbeau voit dans le scandale de Panama la confirmation de la pourriture de la pseudo-République des opportunistes, qu'il sigmatisait neuf ans plus tôt dans *Les Grimaces*.